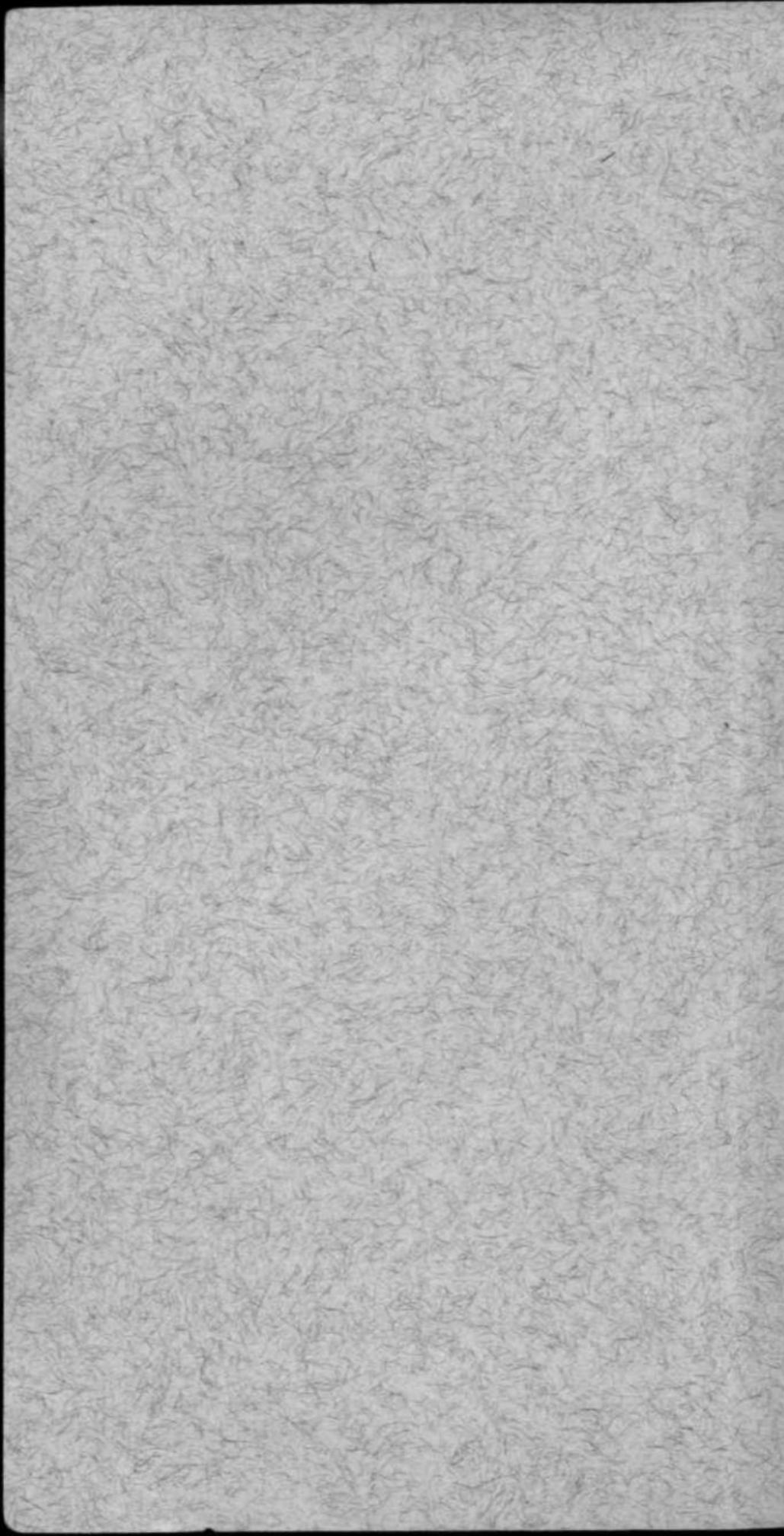


40.663.

896
L. C. MEURVILLE

**RÊVES
& GLANES**

1919



L. C. MEURVILLE

RÊVES & GLANES

VERS LIBRES,
CHANSONS ET POÉSIES



LJUBLJANA

1919

Droits d'adaptation, de traduction et de
reproduction réservés pour tous pays.



030010989

*Le véritable homme d'action,
chercheur instinctif d'êtres et
de choses imprévus, sera tou-
jours un poète.*

R. Arnaud.

A ma Mère,

A ma Femme,

cette gerbe de fleurs d'exil, des-
quelles chacune est un souvenir
aux amis des mauvais jours.

Ljubljana, Janvier 1919.

**Coeurs de France n'oublent
point!**

Partout les combats faisaient rage!
Pauvres oiseaux, tombés du nid
Sous les premiers coups de l'orage,
Nous vîmes a l'été fini!

Nous avons crain, dans notre peine,
En vous encor, des geôliers ;
Mais, déjà, méprisant vos chaînes,
Cher peuple, vous nous souriez,

Et, malgré la terreur ardente,
Qui guettait alors tous vos pas,
Chez nous, vous chantiez, émouvante,
Notre «Marseillaise», tout bas.

Souvent, en parlant de la France,
Brillait une larme en vos yeux,
Car vous gardiez la souvenance
Des récits faits par vos aïeux :

Et quand nous souriait la gloire,
Vous sentiez, dans un grand frisson,
Napoléon et la Victoire
Qui revenaient à l'horizon! . . .

Hélas! un jour, — ah! l'heure grise!
Pour nous, pour vous, ce fut la faim:
Une décision vite prise
Nous fit partager votre pain.

La neige tomba, toute blanche,
Notre foyer resta sans feu:
Vous avez arraché des branches
A vos grands arbres les plus vieux.

Sous vos toits vous nous fîtes place
Lorsque nous n'avions plus d'abri;
Et vos Noël's, malgré la glace,
Réchauffaient nos coeurs tout meurtris!

Nos âmes s'aimaient, éperdues,
Et nous frémissions du désir
Nous, de la liberté perdue,
Vous, de celle de l'avenir! . . .

Par cinq fois, les feuilles tombèrent!
Votre pays est libre et fier,
Et, peut-être, sur votre terre
Demeurerons-nous comme hier:

A vous reste notre tendresse,
Et notre coeur, ou près, ou loin
Aux vôtres pensera sans cesse,
Les coeurs de France n'oublent point!

Les laitières.

Courrez, poussez votre carriole,
Alertes filles de Carniole!

Quand on vous aperçoit,
Vêtues en cacatois,
De vos vingt-cinq cottes
Pas une ne flotte :
Vous allez dans le vent
La poitrine en avant!

Courrez, poussez votre carriole,
Alertes filles de Carniole!

Le visage niché
En un mouchoir broché,
Avec une allure
— Vous n'en avez cure, —
De cocotte en papier,
Vous paraissez six pieds!

Courrez, poussez votre carriole,
Alertes filles de Carniole!

D'un pas de grenadier,
En jupon à panier
Fait tout de flanelle
Et d'une ficelle,
Disant un chapelet
Vous apportez le lait.

Courrez, poussez votre carriole,
Alertes filles de Carniole!

Mais si vous rencontrez
Amies ou parenté,
Sans le moindre geste
— A quoi sert du reste —
Vous bavardez! Et vrai
Mieux que vous ne trottez!

Courrez, poussez votre carriole,
Alertes filles de Carniole!

Vous riez en marchant,
D'un air de vieux marchand:
Vous pensez c'est drôle,
A la gent qui trôle
De vendre, sans pudeur,
Le lait à cent kreuzers!

Courrez, poussez votre carriole,
Alertes filles de Carniole!

Allez à pas pressés
Au marché : remplissez
De belles monnaies,
Vos mouchoirs à raies ;
Puis retournez-vous en,
Sur vos seins les cachant!

Courrez, poussez votre carriole,
Alertes filles de Carniole!

Plus encor qu'au matin
Cheminez d'un bon train ;
Cassez une croûte
Au long de la route,
Votre journée n'en est
Qu'au début en effet!

Courrez, poussez votre carriole,
Alertes filles de Carniole!

N'est-il pas vrai, ma mie ?

Nous avons vingt ans : de la vie
Nous connaissions juste, ma mie
 Nos amours frais écloses !
Te souvient-il comme étaient beaux
Nos doux rêves de jouvenceaux :
 Boutons étaient les roses !

Depuis ce temps bien des années
Sont mortes puis aussi sont nées :
 Que nous savons de choses !
La triste amertume des jours
En tendresse a mué l'amour :
 Ouvertes sont les roses !

Mais les ans poursuivront leur course ;
L'eau point ne remonte à sa source :
 De nos vies déjà closes
Les doux souvenirs en nos yeux
Mettront des larmes ! Pauvres vieux !
 Fanées seront les roses !

Berceuse.

Dors, petit enfant, dors ;
Il fait bien froid dehors !

Sur le dernier tison qui arde,
La bouillotte encore bavarde ;
La veilleuse écoute en tremblant
Le grand lied que chante le vent.
Dans un coin le vieux meuble craque,
Dans l'autre, la montre tic-taque !

Dors, petit enfant, dors ;
Il fait bien froid dehors !

Tombée lentement de la nue,
La neige a ouaté l'avenue ;
Les grands arbres tordent leurs bras
De squelettes lourds de frimas ;
Fugitive et sans bruit, une ombre
S'estompe en gris dans la nuit sombre !

Dors, petit enfant, dors ;
Il fait bien froid dehors !

Tout rose, serré dans tes langes,
Heureux, tu souris vers les anges!
Repose en paix, car, en songeant,
Près de toi veille ta maman,
Ta maman dont l'amour très tendre
Longtemps encor peut te défendre!

Dors, petit enfant, dors ;
Il fait bien froid dehors !

Mais tu seras homme et la vie
T'abreuveras de cette lie,
Dont est plein son calice amer
Plus insondable que la mer!
Comme tu regretteras celle
Qui te serrait jadis contre elle!

Dors, petit enfant, dors ;
Il fait bien froid dehors !

Sans bonheur mourront tes années,
Assombries par les joies fanées :
Et dans ton coeur il fera froid
Plus que cette nuit quelquefois !
Ah ! ce soir encor, dors tranquille
Loin des hommes et de la ville !

Dors, petit enfant, dors ;
Il fait bien froid dehors !

Vous souvient-il . . . !

Vous souvient-il, ma très chère Marquise,
De cet instant d'une douceur exquise,
Vécu par nous en un soir de printemps
Hélas ! passé déjà depuis longtemps !

Le soir mourait ; blanches dans la nuit brune
Sur vous tombaient des fleurs l'une après l'une ;
Des cerisiers, poudrant vos cheveux blonds,
Sur nous flottait le doux parfum sans nom.

Et votre main, dans la mienne tremblante,
Disait tout bas, ce que tout haut, méchante,
Vous ne vouliez dire à mon tendre amour,
Vous que j'aimais peut-être de toujours !

Venant du lac, un jeu de l'eau muette
En vos yeux d'or mettait une paillette :
Votre cher coeur, doucement oppressé,
Sous la guimpe battait à coups pressés.

Votre parfum, rose la Maréchale,
Montait, grisant, des plis de votre châte!
En frémissant, vos lèvres doucement
Dirent mon nom : encor je vous entends !

Depuis ce temps, ma tendre Madeleine,
Nous connûmes des joies, aussi la peine :
Les ans ont fui puis encore les ans,
Nous sommes vieux ! Où sont les jours d'antan ?

Nocturne.

Resplendissante, la lune
Sort d'un nuage, à la brune,
Et chacun de ses rayons
Accroche, laiteux et blond,
Une opale aux branches grises
Des fins bouleaux qu'elle irrise.

Sur les chemins, les amants
S'embrassent très tendrement,
Et la lune souriante
Par dessus la nue traînante
Semble observer, répétant :
« Que ne puis-je en faire autant ! »

Près d'une source bavarde,
Étendu, je la regarde
En songeant qu'au fond des cieux
L'astre très silencieux
Depuis des siècles, sans trêve,
Poursuit peut-être le rêve
De donner à un amant
Ses lèvres de Pierrot blanc !

Soir !

Dans la splendeur cuivrée du tard couchant,
L'astre de feu s'abîme lentement !
L'azur pâli, frotté de traînées mauves,
Semble effleurer la tête des blés fauves :
Un grand oiseau, dans le soir égaré,
Poursuit, tout noir, son lourd vol effaré,
L'effraie tristement ulule
Dans le gris du crépuscule !

Le jour qui meurt esquisse en traits d'argent,
Dans le buisson tremblant au coin d'un champ,
D'une araignée le piège élastique,
Et son reflet, de couleur métallique,
Très précieux, sertit le gris saphir
Des doux bleuets pâmant sous le zéphyr,
Voisins de la renoncule,
Dans le gris du crépuscule !

Le long frisson, bruissant dans les roseaux,
Avec parfois de gais sons de pipeaux
Met de la vie sur l'eau sombre et muette
Où les feuilles font une tache verte :
Mystérieux le bronze de l'étang
Se tait, ridé, sous les nénuphars blancs !
Bleue vole la libellule
Dans le gris du crépuscule !

Et le soleil sera d'or éternel,
Sur le grand blé revivant immortel !
Des fleurs flétries naîtront des fleurs sans nombre
Près de l'étang aux transparences sombres,
Seule l'âme ne vivra jamais plus
De cet enfant, qui mort, fut étendu
 Sous l'herbe qui, lente, ondule
 Dans le gris du crépuscule !

Offrande.

Pour une parole de toi
J'irais quérir, ô mon aimée
L'herbe qui chante, au fond du bois,
Ou la fleur gardée par la fée,
Corolle dont l'argent se mire
Dans l'or triste et doux de l'étang !

Pour un seul de tes chers sourires,
En un coffret de diamant
Je te donnerais les opales,
Les émeraudes, les saphirs
De ma main ravis au ciel pâle
Quand l'orage est près de finir !

Mais pour cette douceur exquise
Que serait un de tes baisers,
J'irais chercher dans l'aube grise,
Par un fol espoir embrasé,
Herbe, fleur, pierre précieuse,
Et même, sans être fâché,
Je donnerais, chère rieuse,
Mon âme avec, dans le marché!!!

Violons anciens.

J'aime les violons d'antan
Qui gardent, noircis par le temps,
Une empreinte presque effacée
Des joies et des douleurs passées !

Sous la poussière oubliés,
Au mur par un ruban liés,
Pour jamais dort leur voix fluette
Et leur âme reste muette.
Ils se recueillent, compassés,
Très fiers, malgré qu'ils soient cassés !
Tout trait que la lune aventure
Eveille en leur âme un murmure,
Doux souvenir des soirs éteints,
Quand ils pleuraient jusqu'au matin.
Aux paroles d'amour grisées,
Oubliant leurs cordes brisées,
Câlins, rien que pour un instant,
Ils chantent les joies des amants.
Ils vibrent, remplis de tendresses,
Au souvenir de leurs maîtresses,
Et parfois au son d'une voix
De tristesse s'émeut leur bois.

Mais ne croyez pas qu'il résonne
A tous les concerts qu'on lui donne:
Pour réveiller ce coeur muet,
Il faut, Madame, un menuet.

J'aime les violons d'antan
Qui gardent, noircis par le temps,
Une empreinte presque effacée
Des joies et des douleurs passées!

Espoir !

(Sonnet.)

Pourquoi donc suis-je vieux quand vous avez vingt ans?
Vos cheveux sont si blonds près de ma tempe grise!
A votre jeune coeur ma vieille âme s'est prise,
Hélas ! je vous aime malgré mes cheveux blancs.

En vos yeux, quelquefois, il me semble pourtant
Avoir senti passer, ô souvenance exquise,
Pitié qui frémissait ou tendresse indécise,
De douce émotion un joli mouvement.

Chère enfant, dites-moi, ce ne fut pas un songe,
Ni de vos grands yeux gris un précieux mensonge?
De place en votre coeur vous me gardez un peu!

Aussi malgré les ans, malgré ma joie flétrie,
Fasse Dieu que bientôt vienne le jour heureux
Où vous m'aimerez, moi, dont vous êtes la vie!

Il est des yeux . . .

Il est des yeux d'enfants, rieurs,
Dont le regard, sous la paupière,
Garde un doux éclat de candeur,
Reflet des célestes lumières :

 Ils regrettent mi-clos
 D'être venus si tôt!

Il est aussi des yeux de vierges,
Chastes, profonds, lumineux.
Doux comme la flamme des cierges
Ils sont toujours mystérieux,
 Et de leur vie si brève
 Ne gardent que le rêve!

De fiancées, doux et pensifs,
Il est des yeux qui croient encore!
Pleins d'ignorance, les naïfs,
Qu'une chère émotion dore,
 Rient aux douteux bonheurs
 Pourtant voisins des pleurs!

Puis il est des yeux de femmes
Amoureux et inquiétants !
Tout au fond s'allument des flammes
De tendresse pour les amants :
 Ils sont pleins de promesses
 Les grands yeux des maîtresses !

Mais de mères il est des yeux
Tout bleus, très bons, et qui regardent,
Pâles à force d'être vieux,
L'horloge, quand les enfants tardent :
 Ils craignent de mourir
 De peur de voir souffrir !

Enfin il est des yeux de vieilles,
Tout rouges d'avoir trop pleuré !
Les chagrins et les longues veilles
Les laissent de crainte apeurés :
 Il ne savent sourire,
 Pauvres yeux de martyre !

Chers yeux, étoiles d'ici-bas,
Qui savez adoucir nos peines,
Et, bien souvent, guidez nos pas,
Soyez-vous de pauvre ou de reine,
 Jolis, laids ou flétris
 Chers yeux, je vous chéris !

Aveu.

Blonde comme ces fils d'automne
Que la Vierge tend au soleil,
Je vous connus un soir vermeil.
Vers le temps où la cloche sonne!

D'une ogive, mystérieux,
Le violet doux et très triste
Tombait en vos yeux d'améthyste
Et les faisait plus précieux.

Fin émail, votre doux visage
Du vitrail semblait une image!
Pouvais-je ne pas vous aimer?

Mais, hélas! Vous étiez moqueuse:
Je me cachais de vous, rieuse,
Et vous ne le sûtes jamais!

Les Boeufs.

Ils tendent leur col roux
Sous le double arc du joug ;
Leurs yeux clignent très doux
Au matin gris !

Les deux grands boeufs canelle
Tirent vers les javelles
La voiture à échelles,
Le s'oberni !

Le brouillard de l'aurore
Au loin déjà se dore :
L'ultime étoile encore
Dans le ciel rit !

Des mufles couleur chair
Doucelement monte en l'air
Un jet de vapeur clair,
Le s'oberni !

Janès les précédant
Le pas lourd et trainant
Du fouet coupe le vent
En sifflant: Psi!! . . .

Et gire la lanière!
Les bêtes sur la pierre
Soulèvent la poussière,
Le s'oberni!

Près de l'arbre, à la borne,
L'homme prend à la corne
Des deux boeufs à l'air morne
Le plus petit.

Un effort indolent;
Dans un heurt violent
La voiture entre au champ.
Le s'oberni!

Enfonçant le sol gras,
Le char, cahin-caha,
Grinçant avance au pas
Et fait grand bruit!

Parmi les longues gerbes,
Rient des fleurs et des herbes
Dans les épis imberbes,
Le s'oberni!

La brune seule et l'ombre
Arrêteront tout sombres
Les voyages sans nombre
Des deux amis :

Et sous la frondaison,
De l'or de la moisson
Flambera la maison
Le s'oberni !

Prešeren.

Tu as souffert et dans les yeux
Remplis de force et de tendresse,
Très doux, un signe de tristesse
Reste gravé, mystérieux !

Tu as pleuré ! Jusques aux cieux
Ton génie cria sa détresse :
Puissant même dans la caresse.
Il palpita, mélodieux.

Enfin tu as chanté, — ta lyre
Des tiens réveillant les ferveurs, —
Tout ce qui fait plus grands les coeurs !

En toi, fort, triste et doux, m'attire
Un peuple entier persécuté
Qui a souffert, pleuré, chanté !

Fille-Mère!

Ah! pourquoi vins-tu donc au monde,
Cher petit à la tête blonde!
Et qu'avais-je besoin de toi
Qui, naissant, m'a mise hors la loi!

Je fus maudite par mon père;
Combien je fis pleurer ma mère!
Les miens avaient honte de moi,
Les autres me montraient au doigt!

Lui seul à qui fut ma tendresse,
Ton père, sans baisers te laisse;
De par le monde il s'est enfui
Honteux de nous, sa chose à lui!

Ah! pourquoi vins-tu donc au monde,
Cher petit à la tête blonde:
Mais bienvenu pourtant ou non
Je te chéris d'amour profond.

Lorsque j'aperçois tes sourires
De mes douleurs j'oublie les pires ;
Quand je regarde dans tes yeux,
Je crois voir s'entrouvrir les cieux.

Dieu, qui des oiseaux est le père,
Fera beaux tes jours je l'espère :
Mais bienvenu de tous ou non,
A toi va mon amour profond !

F. Prešeren :
«Nezakonska mafi.»
Traduit du slovène.

La foi perdue.

Célestes brillent tes grands yeux
Tout comme autrefois pleins de feux ;

Pareille à l'aurore naissante,
Ta joue demeure éblouissante ;

Ton sourire est resté charmeur
Et ta voix pleine de douceur !

A ton sein, le temps implacable
A laissé son galbe impeccable,

Ta taille a son charme d'antan
Et c'est ta main que j'aimais tant :

A ta beauté, faite de grâce,
N'a rien ôté l'heure qui passe ! . . .

Mais morte est ma croyance en toi ;
A jamais j'ai perdu la foi,

Et de jadis la paix bénie
Avec elle, las! s'est enfuie.

Tu me l'as ravie d'un regard,
Sans espoir, même pour plus tard :

Et tu ne peux plus m'être celle
Que tu me fus, même éternelle!

Je l'avais crue divinité;
Tu n'es que femme et vanité!!!

F. Prešeren:
«Izgubljena vera.»
Traduit du slovène.

Sous la fenêtre.

(Sérénade.)

La lune luit !
Tardive, bruit
Sous le marteau l'heure lasse !
Mon coeur dolent,
— Jadis content, —
Veille dans la nuit qui passe !

De triste peine
Mon âme est pleine,
Car tu fus cruelle, enfant :
Mon logis sombre
N'est fait que d'ombre
Tout repos en est absent !

Charmants, tes traits
Remplis d'attraits
Obsèdent toute ma vie ;
Mon coeur ardent
Et languissant
De te voir se meurt d'envie.

A ta fenêtre
Daigne apparaître ;
Seuls les astres le sauront !
Dans la nuit pure,
Viens, je t'adjure !
Dis si tu m'aimes ou non.

Ah ! pour ce soir
Rends-moi l'espoir ;
N'oses-tu parler !... D'un geste !...
Mais au balcon
Nul ne répond :
Ma chanson meurt et je reste !

Quiète et belle,
Dites, dort-elle,
Etoiles qui la voyez !
De moi moqueuse
Rit-elle, heureuse ?
Ou suis-je donc oublié ?

Aie, si tu dors,
Des rêves d'or !
Si tu te jouas, j'oublie !
Mais, rêve amer,
Si je te perds
Hélas ! j'en mourrai ma mie !

F. Prešeren :
«Luna sije.»
Traduit du slovène.

De mon coeur répandez le sang...

De mon coeur répandez le sang
Sur la terre ensoleillée,
Semence confiée au vent
Pour le mont et la vallée.

De ce sang au printemps naîtront
De tendres fleurs diaprées
Qu'Avril, pour moi toujours si bon,
Rendra jolies comme fées.

Fraîches filles et beaux garçons
Prenant ces fleurs par brassées,
Des couronnes en tresseront
A leurs fiers coeurs destinées :

Et sous les pétales sanglants,
Ces coeurs pleins de chaude vie
Deviendront à jamais brûlants
Pour notre chère patrie.

S. Gregorčič:
«Mojo srčno kri škropite . . . »
Traduit du slovène.

**Viens, près de moi reste sans
crainte . . .**

Viens, près de moi reste sans crainte,
Doux ange à l'innocence sainte :
A mes côtés sieds-toi,
Dans les yeux regarde moi !

En ton regard calme et candide
Se reflète le ciel limpide,
Et j'y retrouve, passant,
L'éclat de mes joies d'antan.

Il me rappelle ma jeunesse
Sans souffrances et sans tristesse,
Et j'y revois mon vieux temps
Semblable à tes jours présents.

Il me souvient d'ans pleins de charmes
Où j'ignorais encor les larmes :
Parmi les fleurs, comme en mai,
En un Eden je vivais !

Hélas! mon paradis perdu!
Te visiter je ne peux plus
Car tes portes sont murées!...
Où sont tes heures dorées!

Mais, en cette oasis bénie,
Si de regarder j'ai l'envie,
Je plonge dans tes chers yeux:
Grands ouverts j'y vois les cieux.

Et revit en mon coeur lassé
Le souvenir de l'heur passé,
Des fleurs pas encor fanées,
De l'or des jeunes années.

S. Gregorčič:
«Pogled v nedolžno oko.»
Traduit du slovène.

La fleur perdue.

Comme un rossignol gaie,
Tu chantais hier ;
Pourquoi cette rosée
Troublant ton oeil clair ?

Pourquoi ton teint sans hâle,
Hier éblouissant,
Était-il donc si pâle
Dans le jour naissant ?

Tu avais un jardin
Plein de fleurs jolies,
Mais, quand vint ce matin,
Elles étaient cueillies . . .

Délicate est la fleur !
Une nuit l'effeuille,
Jeune fille, et mon coeur
D'y penser s'endeuille !

Et des grands blés pourtant
Le chant monte, impie,
De celui qui, méchant,
La fleur a cueillie!

S. Gregorčič:
«Izgubljeni cvet.»
Traduit du slovène.

Un coeur humain est chose
sainte . . .

Un coeur humain est chose sainte :
De t'en jouer aie grande crainte !
Tu peux créer enfer ou ciel,
N'y verse donc jamais de fiel.

Un peu de soleil, de chaleur,
Admirable fait une fleur ;
Noir nuage ou froide rosée
Sur elle passe, elle est brisée !

Douce, une parole ouvre un coeur,
Un regard tendre, il bout d'ardeur :
Un regard dur, c'est la folie
Un mot cruel lui prend la vie !

Tu butines dans les calices
Un miel dont tu fais tes délices ;
Mais parmi les fleurs où tu bus
Ce que tu sèmes, le sais-tu ?

Derrière toi, ne sont que larmes,
Beaux yeux éteints et fleurs sans charmes,
Paix ravie et tristes remords
D'âmes brisées où tout est mort.

Ne te joues pas d'un coeur humain ;
L'enfer ou le ciel il contient :
Brisant le coeur, tu brises l'âme
Et de la vie s'éteint la flamme !

S. Gregorčič :
«Srce človeško sveta stvar!»
Traduit du slovène.

Les Revenants.

En mon coeur j'avais fait, très las,
Large et profonde une fosse
Semblable aux tombes où là-bas
Notre corps sans vie repose!

Au fond du cercueil j'avais mis,
Sous la dalle qui le mure,
De jadis mon amour flétri
Tout saignant de sa blessure!

Mais à minuit, hors des tombeaux,
Des défunts les corps se dressent:
Mystérieux, loin des caveaux
Tous les trépassés s'empressent!

Et ces dépouilles que la nuit
A faites déjà plus fortes
Dansent dans le rayon qui luit
Sous la lune pâle et morte.

La pierre placée sur mon coeur
Elle aussi parfois se lève :
De jadis le très doux bonheur
Vers moi revient comme un rêve.

Mais avec lui revoit le jour,
Vieux songe d'antan qui murmure,
Ce qui fut mon tendre amour,
Hélas ! avec sa blessure !

Simon Jenko :
«Obujenke.»
Traduit du slovène.

Berceuse.

Descends vers Elle, ô calme et doux sommeil :
Effleure la de ton baiser vermeil,
Chère nuit mystérieuse !
Et toi, zéphyr, viens pour la caresser
Tant que resteront ses longs cils baissés,
Mais fais ta chanson berceuse !

Ne permets pas à tes rayons d'opale
D'errer, malins, sur son lit, astre pâle !
Brise les à son rideau.
N'élève pas ta voix dessous les yeuses
À son rêve l'arrachant curieuse,
Tu l'éveillerais, ruisseau !

Tandis qu'amie la fée, que la nuit vêt,
Maternelle, veille près de son chevet,
Dans le doux soir qui se voile,
Volez, tournez, nocturnes papillons
De l'eau, de l'air, des bois et des sillons
Et qu'elle soit votre étoile !

Qu'en sa chambre, toute la nuit, résonne
Le plus exquis parmi les chants qu'entonne
 Dans les cieux le séraphin!
Pour que sourie cette bouche charmante
Qu'elle rêve, la douce vierge aimante
 D'amour jusqu'au jour prochain.

En son sein pur, descends, ô cher bonheur!
Remplis de joie et son âme et son coeur
 Comble les de tes délices!
Berce là, rêve, et fais la très heureuse;
Cache la nuit, dans ton ombre soyeuse:
 Tous deux soyez mes complices!

«Endrödy.»
Traduit du hongrois.

Chanson.

Que t'importe le passé d'une fleur ;
Ne demande point l'âge d'une femme !
Elle naquit quand elle a pris ton coeur.
Elle mourra si tu n'as plus son âme.

«Jean Bullu.»
Traduit du hongrois.

Chanson.

L'grand Jerney avait tout l'air,
Lonlanlair!

D'aimer beaucoup sa Frančka,
Lonlanla!

Mais en un beau jour d'colère,
Lonlanlaire!

L'a tout d'même plantée là,
Lonlanla!

Puis parmi les grands blés verts
Lonlanlair!

Il s'en fut avec Micka
Lonlanla!

Mais les grands blés vers la terre
Lonlanlaire!

Bruissaient : « Qu'est-ce que c'est qu'ça,
Lonlanla ! »

Et l'merle sifflait : « Hier,
Lonlanlair :

L'aut, était bien mieux, n'est-c'pas,
Lonlanla ! »

Et l'grillon chantait : «Ma mère,
Lonlanlaire :
J'aime pas ces cheveux tabac,
Lonlanla !»

L'boeuf beuglait au soc de fer,
Lonlanlair :
«Oh ! les vilains yeux que v'là,
Lonlanla !»

Et la charrett'à l'ornière
Lonlanlaire,
Grinçait : «Quel'sal'voix ell'a !
Lonlanla !»

Et la poul'piquant un ver
Lonlanlair :
Caq'tait : «S'tord comm'celui-là,
Lonlanla !»

Et la cruche dans la r'serre
Lonlanlaire,
Répétait : «Bon Dieu, qu'c'est plat,
Lonlanla !»

D'sorte qu'en un beau soir clair,
Lonlanlair :
L'grand Jerney y repensa
Lonlanla !

l's'disait : «Peuv'donc pas s'taire,
Lonlanlaire !»
Mais final'ment il céda,
Lonlanla !

La tête basse, pas fier.

Lonlanlair :

À l'ancienn'il retourna

Lonlanla.

Elle l'attendait près de l'aire,

Lonlanlaire,

Sans rien dire ell'embrassa

Lonlanla !

Et c'fut sul'chemin désert

Lonlanlair :

Cet'pauv' Micka qui pleura

Lonlanla !

TABLE.

Cœurs de France n'oublent point! . . .	5
Les laitières	9
N'est-il pas vrai, ma mie?	13
Berceuse	15
Vous souvient-il . . . !	17
Nocturne	19
Soir!	21
Offrande	23
Violons anciens	25
Espoir!	27
Il est des yeux	29
Aveu	31
Les Boeufs	33
Prešeren	37
Fille-Mère!	39
La foi perdue	41
Sous la fenêtre	43
De mon coeur répandez le sang	45
Viens, près de moi reste sans crainte	47
La fleur perdue	49
Un coeur humain est chose sainte	51
Les Revenants	53
Berceuse	55
Chanson	57
Chanson	59



NARODNA IN UNIVERZITETNA
KNJIŽNICA

COBISS M



00000380861

Achevé d'imprimer
le 1^{er} Mars mil neuf cent dix neuf

PAR LA
JUGOSLOVANSKA TISKARNA
À LJUBLJANA.

